3a

CONTRE-POISON

FAUSSETES, ERREURS, IMPOSTURES, BLASPHEMES

DE

L'APOSTAT CHINIQUY

DIALOGUE SUR L'EUCHARISTIE

PAR

ALPH. VILLENEUVE, PTRE.

Credidi, propter quod locutus sum.
J'ai cru, voilà pourquoi j'ai parlé.
Ps. 115.

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année 1875, par Alphonse Villeneuve, Ptre., au bureau du Ministre de l'Agriculture.

SE VEND CINQ CENTS.

TYP. *Le Franc-Parleur*, No. 22 RUE SAINT-GABRIEL, MONTRÉAL

1875

IMPRIMATUR.

† Ig. Evêque de Montréal.

Montréal, 11 Mai, 1875.

CONTRE-POISON

FAUSSETES, ERREURS, IMPOSTURES et BLASPHEMES de L'APOSTAT CHINIQUY

DIALOGUE SUR L'EUCHARISTIE

PAR

ALPH. VILLENEUVE, Ptre.

PERSONNAGES:

Un Instituteur.	Un Forgeron.
Un Menuisier.	Un Cultivateur.

Un membre de l'Institut-Canadien.

La scène se passe chez M. l'Instituteur du village de X ..

SCÈNE Ire.

Les schismes prouvent que l'apostat Chiniquy a parlé contre la vérité, en affirmant que la croyance a la présence réelle est une nouveauté dans l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine.

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Oui, messieurs, selon Chiniquy, c'est depuis peu de temps que l'Eglise de Rome affirme que l'hostie consacrée renferme le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Le forgeron.—Ce prêtre apostat semble né d'hier. Il ne connait rien de l'histoire du passé.

Le menuisier.—Vous verrez qu'il finira pas croire que le monde a commencé avec lui.

Le cultivateur.—A coup sûr, il prouvera que l'ignorance et la mauvaise foi n'ont jamais eu avant lui de serviteur plus dévoué et plus fidèle.

L'Instituteur.—Ce prêtre apostat est d'une audace incroyable. Pour affirmer, comme il l'a fait, que l'Eucharistie est une croyance nouvelle dans l'Eglise, il faut qu'il se moque du sens commun, du témoignage même des faits historiques. L'histoire, en se déroulant, établit indubitablement que la croyance catholique à la présence de Notre Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie est aussi ancienne que l'Eglise.

Le Membre de l'Institut-Canadien.—C'est bien beau d'affirmer tout cela ! Mais ce n'est pas assez, il vous faut de plus le prouver.

Le forgeron.—Tiens ! comme vous êtes pressé, monsieur de l'Institut ! On dirait qu'avec vous, il faut aller plus vite que le vent. Tranquillisez-vous un peu. Laissez à monsieur l'Instituteur le temps de parler, et vous serez amplement satisfait.

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Que monsieur parle !

L'Instituteur.—Je dis donc : les faits historiques établissent que l'Eglise catholique a toujours cru ce qu'elle croit aujourd'hui touchant l'Eucharistie.

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Vous le dites, mais vous ne le prouvez pas.

Le forgeron.—Mais, donnez donc à monsieur le temps de respirer, et il vous prouvera ce qu'il vous affirme !

L'Instituteur.—Les schismes sont des faits historiques que personne ne peut nier : ils ont souvent une durée qui embrasse plusieurs siècles.

Le cultivateur.—Les schismes, c'est comme les vélocipèdes. Ça ne roule pas longtemps, dans chaque pays, mais ça roule assez pour qu'il soit donné aux hommes de constater que ça eu son temps.

L'Instituteur.—Un des plus grands schismes est celui qui donna naissance à l'Eglise Grecque schismatique. Il date des premiers siècles de l'Eglise. Au neuvième siècle, ce schisme, qui fermentait depuis cinq cents ans, était un fait accompli.

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Qu'est-ce que cela prouve ?

L'Instituteur.—Je vais vous le dire. Les Grecs schismatiques ont toujours cru à la *Présence réelle* dans l'Eucharistie.

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Je le sais. Mais qu'est-ce que cela prouve ?

L'Instituteur.—Cela prouve que dans les premiers siècles de l'Eglise on croyait à l'Eucharistie.

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Comment ?

L'Instituteur.—Si à l'époque du schisme des Grecs on ne croyait pas à la *Présence réelle* de Notre Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie, sont-ce les Grecs ou les catholiques qui furent les inventeurs de cette croyance ? Si ce sont les Grecs, comment se ferait-il que les catholiques, au milieu de leurs disputes avec ces schismatiques, eussent adopté une croyance aussi mystérieuse ? Loin de là, ils eussent tonné contre la nouveauté de cette croyance et accusé les Grecs de vouloir défigurer la doctrine de Jésus-Christ.

Si ce ne sont pas les Grecs qui ont inventé la doctrine de l'Eucharistie, sont-ce les catholiques ? Mais les Grecs eussent-ils reçu cette doctrine de leurs ennemis ; eux qui, pour des choses de la plus mince importance, se sont élevés contre l'Eglise catholique ?

Le forgeron.—Voilà qui est clair. L'Eucharistie date d'une époque si reculée que les catholiques et les grecs purent emporter cette croyance avec eux, comme un bien commun, le jour de leur divorce. Or, comme ce divorce a commencé dès les premiers siècles de l'Eglise, nous devons conclure que dès l'origine du catholicisme, la foi enseignait que l'Eucharistie contient réellement le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre Seigneur sous les espèces ou apparences du pain et du vin.

Le menuisier.—Si quelqu'un voulait vous soutenir, monsieur de l'Institut, que la langue française n'existait pas en France quand le Canada fut peuplé par les Français, que répondriez-vous ?

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Je dirais que le français était alors la langue de la France, parce que cette langue est celle qu'a toujours parlée le peuple canadien, né de la France de ce temps-là.

Le menuisier.—Très-bien ! Dites-en autant de l'Eucharistie et

des autres sacrements, même la confession. Au neuvième siècle, les Grecs se sont séparés de l'Eglise de Rome : ils forment une religion nouvelle. Les Grecs ont toujours cru à l'Eucharistie précisément comme n'a pas cessé de le faire l'Eglise Catholique. Evidemment la croyance que les Grecs et les catholiques ont conservé de l'Eucharistie est pour le moins aussi ancienne que le schisme grec.

L'Instituteur.—Vous connaissez les Docètes, monsieur de l'Institut ?

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Oui. Les Docètes sont les premiers hérétiques. On pourrait *presque dire* qu'ils sont nés avec l'Eglise Catholique.

L'Instituteur.—Savez-vous qu'une des principales causes qui ont déterminé le schisme des Docètes, est précisément la *Présence réelle* dans l'Eucharistie ? " *Nous ne voulons pas*, disaient-ils, *reconnaître la présence corporelle du Christ dans l'Eucharistie.*» *Hist. du Gnostic.*

Le cultivateur.—Ainsi, voilà un fait qui parle haut. Dès le premier siècle, il se rencontre des catholiques qui sortent de l'Eglise et se font hérétiques parce qu'ils ne veulent pas croire à la présence corporelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. C'est donc que, pour rester catholique, il fallait, au premier siècle, croire à la *Présence réelle*.

Le menuisier.—Donc, au premier siècle, l'Eglise Romaine croyait à la *Présence réelle* de Notre Seigneur dans le Saint-Sacrement de l'autel.

Le forgeron.—Donc le prêtre apostat est un ignorant ou un imposteur. Et ce sont les schismes mêmes qui le prouvent !

SCENE II.

QUE LES PÈRES ET LES DOCTEURS DE L'EGLISE ONT ENSEIGNÉ LA PRÉSENCE RÉELLE. CHINIQUY A TROMPÉ SCIEMMENT EN AFFIRMANT LE CONTRAIRE ; CAR LE BRÉVIAIRE QU'IL A EU ET QU'IL A ENCORE TOUS LES JOURS L'OBLIGATION DE RÉCITER, CONTIENT LA DOCTRINE DE PLUSIEURS DOCTEURS DE L'EGLISE SUR CE DIVIN MYSTÈRE DE NOS AUTELS.

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Allons, je n'ai pas l'intention de me refuser à l'évidence des faits que vous m'apportez. Mais, si, comme le prouvent les schismes des Grecs et des Docètes, l'Eglise Romaine a toujours cru à la *Présence réelle*, comment se fait-il que les Pères et les Docteurs des premiers siècles de l'Eglise n'aient jamais parlé, dans ce sens, du sacrement de l'Eucharistie ?

L'Instituteur.—Qui vous dit que les Pères et les Docteurs de l'Eglise n'ont pas enseigné la *Présence réelle* de Notre Seigneur dans l'Eucharistie ?

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Chiniquy.

L'Instituteur.—Ce prêtre apostat est un imposteur. Il ne peut pas plaider ignorance, car il n'a pu autrefois réciter son bréviaire sans lire dans les divers offices du Saint-Sacrement, les leçons des Pères et des Docteurs, qui tous disent formellement, qu'après la consécration, le pain est changé au vrai corps et le vin au vrai sang de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Vous m'étonnez.

L'Instituteur.—C'est pourtant comme je vous le dis. Tenez, voici un *bréviaire*. La *quatrième leçon* et les deux suivantes de *l'office de la Fête-Dieu* sont tirées d'un sermon du grand Thomas d'Aquin. Lisons une de ces leçons, la quatrième.

« Les faveurs que Dieu répand sur le peuple chrétien, avec une « abondance si prodigieuse l'élèvent à une dignité sublime et ines- « timable. En effet, jamais nation, quelque illustre et quelque « glorieuse qu'elle ait été, n'a eu des dieux qui se soient comma- « niqués aussi familièrement à elle, que notre Dieu se communique

« à nous, qui sommes son peuple. Car le Fils unique de Dieu, « voulant nous rendre participants de sa divinité, n'a pas « dédaigné de se revêtir de notre nature, afin qu'étant devenu « homme, il fît que les hommes devinssent des dieux. Mais il a « encore passé au-delà pour l'amour de nous en faisant servir à « notre salut tout ce qu'il avait emprunté de nous. Car il a offert « son corps comme une hostie sainte, sur l'autel de la Croix, à « Dieu son Père, afin de nous réconcilier avec lui ; et il a répandu « son sang, pour être tout ensemble, et le prix qui nous devait « racheter de notre misérable servitude et le bain qui nous devait « laver de tous nos péchés. Or, afin que le souvenir d'un si grand « bienfait demeurât éternellement gravé dans notre mémoire, il a « laissé aux fidèles, sous les espèces du pain et du vin, son corps « pour leur servir de viande et son sang pour leur servir de breu- « vage. »

Le forgeron.—Ainsi St. Thomas d'Aquin ne se gêne pas d'affirmer que Notre Seigneur a laissé aux fidèles, *sous les espèces du pain et du vin*, son *corps* pour leur servir de *viande*, et son *sang* pour leur servir de *breuvage*. Donc, St. Thomas, qui est un des Docteurs de l'Eglise, enseigne sur l'Eucharistie exactement ce que l'Eglise romaine nous enseigne aujourd'hui.

Le menuisier.—Donc le prêtre apostat, qui a eu si longtemps un *bréviaire* entre les mains, est d'une effronterie incroyable lorsqu'il affirme que les Pères de l'Eglise n'ont pas cru à la *Présence réelle*.

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Mais St. Thomas est du treizième siècle. Chiniquy a voulu parler des Pères et des Docteurs des premiers temps de l'Eglise.

L'Instituteur.—Cette objection ne vaut rien pour excuser votre apostat. Le Bréviaire ne renferme pas seulement le témoignage de St. Thomas. Il contient aussi le texte des sermons de St. *Augustin*, de St. *Ambroise*, de St. *Jean-Chrysostome*, de St. *Cyprien* et de St. *Cyrille de Jérusalem*. Ecoutez, voici la leçon VI que l'office du Bréviaire pour novembre et décembre emprunte à un sermon de Saint Cyrille :

« La doctrine du bienheureux Paul suffit-elle seule pour vous « rendre des témoignages certains de la vérité des divins mystères, « et l'Eglise vous ayant jugés dignes d'y participer, vous a, par ce

« moyen, unis à Jésus-Christ si étroitement que vous n'êtes plus « avec lui, pour le dire ainsi, *qu'un même corps et qu'un même* « *sang*. Car ce grand Apôtre disait dans la lecture qu'on vient « de faire, que Notre-Seigneur dans cette même nuit où il fut livré « à ses ennemis, ayant pris du pain et rendu grâces à Dieu son « Père, il le rompit et le donna à ses disciples en leur disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. Ensuite, il prit le calice, « et rendant grâces leur dit : Prenez et buvez, ceci est mon sang. « Puis donc qu'en parlant du pain il a déclaré que c'est son corps, « qui osera révoquer en doute cette vérité ? Et puisqu'en parlant « du vin il a assuré si positivement que c'était son sang, qui jamais « en pourrait douter et osera dire qu'il n'est pas vrai que ce soit « son sang. »

Le forgeron.—Si je ne me trompe, Saint Cyrille vivait au quatrième siècle ?

L'Instituteur.—Oui, monsieur, et vous voyez que dans ce siècle si rapproché des temps apostoliques, les Pères et les Docteurs de l'Eglise n'hésitaient pas à affirmer la foi des Apôtres à la *Présence réelle.*

Le menuisier.—St. Cyrille de Jérusalem dit bien formellement que telle était la doctrine de l'Apôtre Saint Paul.

SCÈNE III.

L'AUTORITÉ DES PÈRES ET DES DOCTEURS DES QUATRE PREMIERS SIÈCLES DE L'EGLISE VIENT PROUVER LA CROYANCE A LA PRÉSENCE RÉELLE ET CONVAINCRE UNE FOIS DE PLUS L'APOSTAT CHINIQUY D'IMPOSTURE, D'IGNORANCE OU DE MAUVAISE FOI.

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Vous citez St. Cyrille, mais c'est là une autorité isolée et qui ne prouve pas le sentiment des Pères et des Docteurs de la primitive Eglise.

L'Instituteur.—Si l'autorité de ce saint ne vous suffit pas, je puis vous satisfaire en vous apportant le témoignage unanime de

tous les saints Docteurs et de tous les saints Pères de la primitive Eglise.

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Franchement, monsieur l'Instituteur, je crois que votre tâche sera rude.—Vous ne trouverez pas beaucoup de docteurs de l'Eglise qui pensent comme St. Cyrille.

L'Instituteur.—C'est ce que nous allons voir.

St. Jacques de Nisibe, l'un des Pères les plus distingués qui, en 325, assistèrent au concile de Nicée, s'exprime ainsi :

« Notre Seigneur, avant d'être crucifié, *donna de ses propres* « *mains son corps pour nourriture et son sang pour breuvage.* » SERM. 14.

Saint Ephrem d'Edesse est du même sentiment.

« Considérez, mes chers frères, quelle est la crainte respectueuse « de ceux qui entourent le trône d'un roi mortel ; *combien, à plus* « *forte raison, devons-nous paraître avec crainte et tremblement* « *devant le roi du ciel* ! Quelles doivent être notre gravité et notre « retenue ! Ainsi il ne convient pas que nous portions des re- « gards hardis sur les mystères du corps et du sang de Notre Sei- « gneur, qui sont devant nous. » PARAEN. 19. « *L'œil de la foi* « *voit manifestement le Seigneur, lorsque nous mangeons son* « *corps et que nous buvons son sang, et il ne permet pas une re-* « *cherche curieuse.* Vous croyez que Jésus-Christ, le Fils de Dieu, « est né pour vous dans la chair, alors pourquoi vouloir sonder ce « qui est impénétrable ? En agissant ainsi, vous montrez votre cu- » riosité et non votre foi. *Croyez donc, et avec une foi ferme, rece-* « *vez le corps et le sang de Notre Seigneur.* » DE NAT. DEI.

Saint Basile tient le même langage :

« Lorsque Dieu a parlé, il ne doit plus y avoir ni doute ni hési- « tation, mais *on doit croire que tout est possible, quoique la na-* « *ture s'y oppose.* C'est là qu'est le combat de la foi. DE REGULA « VIII MORAL. ¶. Les paroles du Seigneur : Ceci est mon corps « qui sera livré pour vous, produisent une inébranlable conviction. « IBID. IN REG. BREV.»

Saint Grégoire de Nysse parle ainsi de l'Eucharistie :

« Nous pouvons nous demander maintenant comment un corps « qui est continuellement distribué par tout l'univers à tant de mil-

« liers de fidèles peut être tout entier dans chacun de ceux qui le « reçoivent et rester lui-même entier. Ce pain, comme dit l'apô- « tre, est sanctifié par la parole de Dieu et la prière, non que com- « me la nourriture, il passe peu à peu dans le corps, mais parce « qu'il est instantanément changé *au corps du Christ*, d'après ce « qu'il a dit lui-même : « Ceci est mon corps. » *Trat. Catech.*

Pour Saint Jérôme, voici son sentiment :

« Moïse n'a pas donné le vrai pain, mais Jésus-Christ seul le « donne. *Il nous invite au festin, et il est lui-même notre aliment ;* « *il mange avec nous et nous le mangeons lui-même.* » Ep. 150, AD HEDIB.

Le forgeron,—*s'adressant au membre de l'Institut que les citations de l'Instituteur rendent piteux.*—Vous me faites l'effet d'un homme heureux d'apprendre des choses qu'il ignorait—Vous n'auriez jamais cru, n'est-ce pas, qu'en interrogeant les Docteurs de la primitive Eglise, on pût leur faire rendre tant et de si beaux témoignages en faveur de la *Présence réelle.*

Le Membre de l'Institut-Canadien,—*d'un air piqué.*—Je vous prie de ne pas vous fatiguer à deviner mes sentiments et mes impressions.

Le forgeron.—Vous êtes bien aimable, monsieur de l'Institut. Mais je vous porte tant d'intérêt que je ne puis ne pas observer dans quelles réflexions profondes vous jette l'enseignement des Docteurs de l'Eglise. Il est vrai qne vous pouvez être tout d'abord plus ébahi que réjoui de toucher du doigt l'ignorance du prêtre apostat dont vous vous constituez l'avocat. Il en coûte toujours de constater qu'on était dans l'erreur. Toutefois, ce n'est là qu'un déplaisir passager. Prêtez une oreille attentive, un cœur docile à la parole de M. l'Instituteur, et bientôt vous serez tout fier, tout heureux d'être en possession de la vérité.

L'Instituteur.—Permettez-moi de continuer la citation des Pères et des Docteurs du quatrième siècle. Voici comment St. Gaudence de Brescia s'exprime sur la *Présence réelle* dans l'Eucharistie :

« Dans les ombres et les figures de l'ancienne Pâque, on n'immo- « lait pas un seul agneau : chaque maison avait son sacrifice, car « une seule victime n'aurait pu suffire à tout le peuple ; c'était aus-

« si parce que ce mystère n'était qu'une figure, et non la réalité de « la passion du Seigneur ; car la figure d'une chose n'est pas la « réalité, mais seulement l'image et la représentation de la chose « signifiée ; mais maintenant que la figure a cessé, celui qui seul « est mort pour tous, immolé dans le mystère du pain et du vin, « donne la vie dans toutes les églises, et, étant consacré, sanctifie « ceux qui consacrent.....Celui qui est le Créateur et le Seigneur « de toute la nature, qui produit le pain de la terre, fait du pain « son propre corps (car il le peut et il a promis de le faire,) et celui « qui de l'eau a fait du vin, du vin fait son sang. » Tract. II, de Pasch.

Dans presque toutes ses homélies, Saint Jean Chrysostome parle de la *Présence réelle.* Citons-en quelques-unes :

« Croyons Dieu en toutes choses et ne le contredisons pas, lors « même que ce qu'il dit semble contraire à notre raison ou à notre « vue : sa parole doit soumettre l'une et l'autre. Ainsi dans les « mystères, ne regardons pas seulement les choses qui sont devant « nous, mais attachons-nous à sa parole, car sa parole ne peut « tromper, tandis que nos sens sont sujets à l'erreur. Puis donc « que sa parole dit : Ceci est mon corps, soumettons-nous et voyons- « le des yeux de l'intelligence. »—Homil. 82 in matth. « Quel- « que soit le nombre de ceux qui participent à ce corps et qui « boivent ce sang, ne croyez pas qu'il diffère de celui qui est au « plus haut des cieux, et que les anges adorent.» Homil. 3, in « cap. 1, ad Ephes. « Quelle merveille ! la table est couverte de « mystères ; l'Agneau de Dieu est immolé pour toi, et le sang « spirituel coule de la table sacrée. Le feu spirituel descend du « ciel : le sang qui est dans ce calice est tiré de ce côté, ouvert « pour te purifier. Penses-tu voir du pain et du vin, et qu'il « en soit de ces choses comme des autres nourritures ? Que « cette pensée soit loin de toi : mais comme la cire qu'on approche « du feu se consume et change de substance, de même il faut « croire que les mystères (le pain et le vin) sont consumés par la « substance du corps. » Homil. 9, de Poenit. Mais y a-t-il « plusieurs Christ parce qu'on offre en plusieurs lieux ? Non, sans « doute, c'est partout le même Christ ici entier, là entier, un seul « corps. Aussi il n'y a qu'un seul corps, quoiqu'il soit offert en

« plusieurs lieux, et il n'y a aussi qu'un seul sacrifice. » HOMIL. « 17, IN. C. 9. AD HEB.

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Tous ces pères et ces docteurs de l'Eglise sont du quatrième siècle. Veuillez, s'il vous plaît, m'apporter le témoignage des saints des trois premiers siècles de l'Eglise. Un seul par siècle suffira.

L'Instituteur.—St. Cyprien, qui vivait au troisième siècle, écrivait au Pape Corneille en parlant de la communion distribuée aux martyrs. « Comment apprendraient-ils à répandre leur sang pour « Jésus-Christ, si avant de les laisser aller au combat, nous ne leur « donnions pas son sang. » Clément d'Alexandrie, du même siècle, écrit dans son *Paedagogus* : « *Mangez ma chair*, a dit Jésus- « Christ, et buvez mon sang ; c'est là la nourriture toute particu- « lière qu'offre le Seigneur ; il nous présente sa chair, il verse son « sang, et *rien* ne manque plus à la croissance du chrétien.» *Firmilien* dit dans sa *lettre à Saint Cyprien* en parlant de ceux qui font des communions sacrilèges : « Ils touchent *le corps et le sang* « *de Jésus-Christ*, tandis qu'il est écrit : quiconque mangera ce « pain ou boira le calice du Seigneur indignement, sera coupable « du corps et du sang du Seigneur. »

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Mais je ne vous demande qu'un Docteur par siècle et vous m'en citez trois.

Le forgeron.—Certes, vous devenez bien modéré, bien modeste dans vos goûts ! C'est un bon signe. La lumière se fait dans votre esprit. Plus elle vous éclairera, et moins vous aurez besoin de témoignages particuliers des saints de chaque siècle. Sans établir de rapprochement entre votre intelligence et mon atelier, je vous dirai que plus le foyer de ma forge est ardent, et moins il me faut de chandelles pour m'éclairer dans les jours courts et sombres de l'automne et de l'hiver.

L'Instituteur.—La croyance des chrétiens du second siècle par rapport au sacrement de l'Eucharistie est exprimé par Saint Justin de la manière suivante : « Cette nourriture (qui a été portée « par les diacres) s'appelle chez nous l'*Eucharistie*. Personne ne « peut y prendre part que ceux qui admettent comme vrai ce qui « est enseigné par nous, qui ont reçu le bain du baptême, pour la « rémission des péchés et la régénération, et qui vivent conformé-

« ment aux commandements de Jésus-Christ. Car nous ne rece-
« vons pas ce pain comme du pain *ordinaire*, ni ce breuvage com-
« me un breuvage *ordinaire* ; mais de même que, par la parole de
« Dieu, notre Sauveur Jésus-Christ a été fait chair, a pris notre
« chair et notre sang pour notre salut, ainsi l'on nous enseigne
« qu'en vertu de la prière prononcée avec *sa* parole, cette nourri-
« ture bénite, par laquelle notre sang et notre chair sont nourris
« au moyen de l'assimilation, est la chair et le sang de ce *Jésus*
« *fait chair*. Car les apôtres, dans les mémoires composés par eux
« et que l'on appelle Evangiles, nous ont rapporté que Jésus leur
« avait donné cet ordre, lorsqu'il prit le pain, le bénit, et dit :
« Faites ceci en mémoire de moi : *Ceci est mon corps*, et lorsqu'il
« prit le calice, le bénit et dit : *Ceci est mon sang*, et ne fit part de
« cette formation qu'à eux seuls, » Apologie 1. p. 66.

Au premier siècle, Saint Ignace parlant des *docètes* dont je vous ai rappelé le souvenir il y a un instant, dit dans son Epitre aux Ephésiens :

« *Ils s'abstiennent de l'Eucharistie, parce qu'ils ne reconnais-*
« *sent pas avec nous que l'Eucharistie est la chair de Notre-Sei-*
« *gneur Jésus-Christ, cette chair qui a souffert pour nos péchés,*
« *et que le Père a ressuscitée dans sa miséricorde.* En contredi-
« sant le don de Dieu, ils meurent par l'effet de leur amour pour
« la discussion : mais il serait heureux pour eux qu'ils aimassent
« afin de ressusciter ! »

Le menuisier.—J'espère, monsieur de l'Institut, que vous êtes content et que vous savez maintenant à quoi vous en tenir sur la doctrine des Pères et des docteurs de l'Eglise touchant la *Présence réelle* dans l'Eucharistie.

Le forgeron.—Vous devez être persuadé que le prêtre apostat est un imposteur qui n'a plus aucun respect pour la vérité. L'histoire pour lui est comme si elle n'existait pas. Il affirme à tort et à travers sans se douter que ce qui *est écrit est écrit*, et que ce ne sont pas ses discours en l'air qui anéantiront les enseignements des faits passés et la doctrine, la croyance des siècles et des saints qui en furent l'orgueil et la gloire.

SCÈNE IV.

LE TÉMOIGNAGE DES APÔTRES S'AJOUTE A CELUI DES PÈRES ET DES DOCTEURS DE L'ÉGLISE POUR CONFONDRE L'APOSTAT CHINIQUY.

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Mais tous ces témoignages des saints des premiers siècles ne prouvent pas assez. Si vous ne les appuyez de l'autorité des apôtres, je ne suis qu'imparfaitement convaincu.

L'Instituteur.—Je suis heureux de vous donner pleine et entière satisfaction. Les *Liturgies* des premières Eglises fondées par les apôtres, c'est-à-dire les prières et les cérémonies des apôtres dans l'administration des sacrements, sont, je crois, des preuves irrécusables.

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Oui, monsieur.

L'Instituteur.—D'abord la Liturgie de Saint Jacques pour l'Eglise de Jérusalem. Voici la prière que cet apôtre a consacrée pour la célébration du saint sacrement de nos autels :

« Ayez pitié de nous, ô Dieu le père tout puissant ! et envoyez « votre Esprit Saint, souverain Seigneur et principe de vie égal en « puissance à vous et à votre Fils,—qui est descendu sous la forme « d'une colombe sur Notre-Seigneur Jésus-Christ ;—qui est descen- « du sur les saints apôtres sous la forme de langues de feu :—*Afin « qu'en revenant, il fasse de ce pain le corps qui donne la vie,* le « corps du salut, le corps céleste, le corps qui rend la santé aux « âmes et aux corps, le corps de Notre-Seigneur Dieu et Sauveur « Jésus, pour la rémission des péchés et la vie éternelle de ceux « qui le recevront. Amen.....C'est pourquoi nous vous offrons à « vous, Seigneur, *ce terrible sacrifice non sanglant* en ces lieux « saints que vous avez vous-même éclairés par la manifestation du « Christ, votre Fils, etc. »

Le menuisier.—L'apôtre Saint Jacques croyait donc qu'à la consécration le *pain est fait*, c'est-à-dire *devient le corps qui donne la vie.....le corps de Notre-Seigneur Dieu et Sauveur Jésus.* Si ce n'est pas là la croyance à la *Présence réelle*, je ne sais

plus ce que signifient les mots et je déclare ne plus comprendre aucune langue.

L'Instituteur.—L'Evangéliste Saint Marc, dans la Liturgie qu'il donne à l'Eglise d'Alexandrie, prescrit la prière suivante ;

« Envoyez vers nous, et sur ce pain et sur ce calice, votre Esprit « Saint afin qu'il les sanctifie et les consacre comme Dieu tout puis- « sant, *et qu'il fasse du pain le corps et du calice le sang du nou- « veau testament* de notre Seigneur Dieu et Sauveur, de notre roi « souverain, Jésus-Christ, etc., etc. »

Le cultivateur.—Certes, il n'y a pas à s'y méprendre : Saint Marc croyait à la *Présence réelle* ! Il demandait, lui aussi, que le *pain* devînt le *corps* et le *vin* le *sang* du nouveau testament de Notre Sauveur.

L'Instituteur.—L'apôtre St. Pierre faisait ainsi prier la Liturgie romaine :

« Nous vous supplions, ô Dieu ! de rendre cette oblation sans « réserve bénie, consacrée, offerte raisonnable et digne d'être reçue, « afin qu'elle devienne pour nous le corps et le sang de votre cher « Fils Notre Seigneur Jésus-Christ. »

Le menuisier.—Toujours la même croyance. C'est toujours l'oblation, c'est-à-dire le *pain* et le *vin*, qui deviennent pour nous le *corps* et le *sang* de Jésus-Christ.

Le forgeron.—Qu'avez-vous à dire, monsieur de l'Institut, de ces témoignages des apôtres eux-mêmes ? Etes-vous encore prêt à vous faire l'écho de toutes les impostures du prêtre apostat.

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Je sens que Chiniquy n'a pas assez pesé ses expressions, quand il a affirmé que la croyance à la *Présence réelle* dans l'Eucharistie est une nouveauté dans l'Eglise et que les Pères, les Docteurs et les Apôtres n'en parlent point; mais.....

Le forgeron.—Je trouve que vous tombez dans le défaut contraire. Si votre prêtre apostat n'a pas assez pesé ses expressions, vous, vous les pesez trop.

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Comment ?

Le forgeron.—Comment ! Quand on vous prouve clair comme deux et deux font quatre que ce prêtre apostat a dit des faussetés, des impostures ; quand on vous apporte le témoignage des schismes,

des Pères, des Docteurs, des Apôtres, de l'histoire toute entière pour vous démontrer que le dogme de la *Présence réelle*, loin d'être une nouveauté, est aussi ancien que l'Eglise, je trouve singulier, pour ne pas dire un mot plus sévère, que vous qualifiez l'effronterie, l'audace, la mauvaise foi, les impostures de cet apostat, un simple *manque de justesse dans l'expression !*

Le menuisier.—Si quelqu'un, monsieur de l'Institut, vous accusait de n'être pas un enfant légitime, vous contenteriez-vous de vous plaindre que ce quelqu'un ne *pèse pas assez ses expressions* ? Assurément, vous emploieriez un langage plus expressif. Vous n'auriez pas de termes assez vigoureux pour protester contre une si odieuse calomnie. Eh bien ! ne soyez pas moins sévère envers le prêtre apostat qui veut affirmer que nos sacrements, nos dogmes ne sont pas légitimes, qu'ils sont des nouveautés sacrilèges et que les apôtres, les Pères et les docteurs de l'Eglise n'ont point cru, n'ont point enseigné ce que nous enseignons, ce que nous croyons aujourd'hui.

Le forgeron.—Le malheureux prêtre dégradé est un imposteur, un calomniateur, ou bien les mots ne signifient plus rien. Il affirme, et l'histoire tout entière se lève pour lui donner démenti sur démenti. Vous ne l'ignorez pas, monsieur de l'Institut, surtout maintenant que vous avez entendu la voix des siècles. Si vous ne vous sentez pas le courage d'appeler par son nom l'imposture de ce prêtre déshonoré, ayez au moins la force de ne pas trahir la vérité et de ne pas fausser le sens du langage en qualifiant de *manque de justesse dans l'expression*, ce qui est réellement *un audacieux mensonge et une insigne imposture.*

SCÈNE V.

QUE L'APOSTAT CHINIQUY A BLASPHÉMÉ EN AFFIRMANT QUE LES PAROLES DE N. S. JÉSUS-CHRIST, ANNONÇANT L'INSTITUTION DE L'EUCHARISTIE, DOIVENT ÊTRE PRISES DANS LE SENS FIGURÉ.

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Soit ! Chiniquy a mal fait d'en appeler aux témoignages des siècles, des Pères et des Docteurs de l'Eglise, puisque ces témoignages sont contre lui. Mais il a aussi dit, et en cela il a eu raison, que Jésus-Christ parlait au figuré, lorsqu'il a institué ce que nous appelons l'Eucharistie.

L'Instituteur.—Notre Seigneur a parlé à deux reprises du sacrement de l'Eucharistie. Une première fois pour l'annoncer ; une seconde, pour l'instituer.

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Et deux fois, il en a parlé au figuré.

L'Instituteur.—Permettez-moi de vous détromper. Quand Notre Divin Sauveur annonce qu'il instituera l'Eucharistie, il s'adresse à une assemblée composée de juifs, de disciples et d'apôtres. Jésus venait de nourrir cinq mille hommes avec cinq pains et quelques petits poissons. Dans l'élan de sa reconnaissance, cette foule ébahie veut le faire roi. Jésus se retire dans un lieu écarté. La foule le poursuit, le retrouve à Capharnaum : « *Vous me cherchez*, dit alors Jésus, *non parce que vous croyez en moi, mais parce que vous avez été rassasiés par le pain que j'ai multiplié pour vous dans le désert. Cessez donc d'être affamés uniquement de la nourriture périssable et désirez l'aliment qui donne la vie éternelle.*" La foule demande quelle est cette nourriture qui communique la vie éternelle. Le Sauveur répond : " *En vérité, en vérité, je vous le dis, je suis le pain de vie descendu du ciel..... Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. Le pain que je donnerai, c'est ma chair qui sera livrée pour la vie du monde.*" La foule, en entendant ces paroles, les comprend-elle dans le sens propre ou dans le sens figuré ? Elle les comprend dans le sens propre. Elle croit que Notre-Seigneur enseigne qu'il donnera un jour,

non pas la *figure*, non pas *l'image*, non pas le *souvenir* de sa *chair*, mais sa *chair* elle-même. La preuve c'est ce que rapporte l'Evangile. « En entendant ces paroles, dit Saint Jean, les juifs et plu-« sieurs disciples murmurèrent et dirent : « *Comment cet homme* « *peut-il nous donner sa chair à manger ?* »

Le forgeron.—Nous sommes à un passage important de l'Evangile. Nous touchons à un des moments les plus solennels de la vie de Notre-Seigneur. Il annonce qu'il va nous donner du pain, mais du pain qui ne sera plus du *pain*, du *pain* qui sera sa *chair*, du *pain* qui sera son *corps*. Le jour qu'il fait connaître ce grand mystère, il se rencontre, comme aujourd'hui, des protestants, des apostats qui disent : « C'est impossible ce qu'il dit là : comment peut-il nous donner sa chair, son corps à manger ? » Certes, l'objection ne pouvait se poser dans une meilleure circonstance. Elle se pose en face de Notre Seigneur lui-même. Voyons ce qu'il va répondre !

Le Menuisier.—Oui, le moment était solennel. La foi du monde entier allait se décider. Notre Seigneur devait s'expliquer. Parlait-il en parabole, en figure ? Etait-ce véritablement sa *chair* qu'il allait nous donner sous les apparences du pain, ou seulement l'*image* de sa *chair ?* La question lui est posée... A ceux qui comprennent que c'est véritablement sa *chair*, son *corps* qu'il doit donner pour nourriture, va-t-il répondre qu'ils se sont mépris sur le sens de ses paroles, qu'ils ne l'ont pas compris ? Va-t-il proclamer, avec le prêtre apostat et d'autres hérétiques, que *manger sa chair et boire son sang* signifie tout simplement qu'il faut croire en lui, en sa doctrine ?

Le cultivateur.—Oui, si Notre Seigneur attachait quelque importance à la foi du monde entier, au culte à rendre à la divinité, il devait s'expliquer. Si les disciples et les juifs se trompaient sur le sens de sa parole, Jésus-Christ devait les en prévenir, afin d'empêcher l'idolatrie. Un pain qui reste pain dans ses apparences, mais qui disparait en réalité pour faire place au divin Rédempteur, mérite les adorations des hommes : Notre-Seigneur le savait bien. Et si ce n'est pas réellement son corps divin qu'il doit nous donner sous les apparences du pain, il ne manquera pas de détromper les juifs et ses disciples qui se disent les uns aux autres : « *Comment cet*

homme peut-il nous donner sa chair à manger.» Nécessairement si la foule se trompe en prenant les paroles de Notre Seigneur dans leur sens propre, ce divin Sauveur va se hâter d'avertir qu'on l'a mal compris ! Ecoutons donc sa réponse.

L'instituteur.—Loin de se plaindre du sens que les juifs et quelques-uns de ses disciples donnent à sa parole, loin d'avertir qu'il n'a pas voulu enseigner que le *pain promis, annoncé* sera réellement son *corps divin,* Jésus affirme de nouveau et avec une nouvelle force que sous les espèces ou apparences du *pain* et du *vin,* il donnera aux hommes sa *chair* et son *sang* : « En vérité, en vérité, répondit-il, je vous le dis, si vous ne *mangez ma chair, et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle.... Car ma chair est véritablement viande et mon sang véritablement breuvage. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi en lui.»*

Le forgeron.—Je ne crois pas qu'il soit possible de se méprendre sur la pensée de Notre Seigneur répondant à l'incrédulité des juifs et de ses disciples. Ils avaient dit : « *Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger.* » Pour toute réponse rassurante, Jésus leur répète jusqu'à huit fois que le *pain* sera son *corps* et le *vin* son *sang.* Etait-ce là s'exprimer dans le sens propre ou dans le sens figuré ?

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Jésus-Christ a cependant ajouté : « C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien : les paroles que je vous dis sont esprit et vie.» Par ces paroles, ne voulait-il pas signifier que son discours devait être pris au figuré et non à la lettre ?

L'instituteur.—Partout dans le Nouveau Testament, quand le mot *chair* est opposé au mot *esprit,* le premier signifie le sens orgueilleux de l'homme, et le second la lumière du Saint-Esprit.

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Par exemple ! Des preuves, s'il vous plait !

L'Instituteur.—Quand Notre Seigneur dit à St. Pierre : "Vous êtes heureux, Simon, fils de Jean, parce que ce n'est pas la *chair* ni le *sang* qui vous ont révélé ceci, mais mon Père qui est dans les cieux," n'est-ce pas comme s'il disait : ce ne sont pas vos propres

lumières mais les lumières de mon Père qui vous ont révélé ceci ? Et quand l'apôtre dit : " La *chair* a des désirs contraires à ceux de *l'esprit*, etc.," que veut-il signifier ? Sinon que le sens corrompu de l'homme est opposé aux inspirations généreuses qui nous viennent d'en haut ? Enfin quand Saint Paul assure " qu'il n'y a plus de condamnations pour ceux qui sont en Jésus-Christ et qui ne marchent pas selon la *chair* " qu'enseigne-t-il, sinon que ceux qui obéissent à Notre Seigneur et qui n'écoutent pas la loi de *leurs sens dépravés* ne seront point condamnés ?

Le menuisier.—D'ailleurs, si je me rappelle bien les Evangiles que les Frères m'ont enseignés, les juifs et les disciples *incrédules* comprirent que ces paroles : " *C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien,*» confirmaient ce que Notre-Seigneur avait dit. Ils comprirent que Jésus-Christ promettait réellement de donner un jour *sa chair à manger et son sang à boire.* Et comme ils ne croyaient pas cela possible, il abandonnèrent Jésus, selon qu'il est rapporté dans l'Evangile : « *Dès lors plusieurs de ses diciples se retirèrent de sa suite et n'allaient plus avec lui.*»

Le menuisier.—Ainsi font les hérétiques. Ils trouvent trop dure la croyance à la *Présence réelle*, et ils abandonnent le Christ et son Eglise, en se disant : « *Comment Jésus-Christ peut-il nous donner sa chair à manger.*» Tant il est vrai que les hérétiques de tous les temps sont inspirés du même esprit de révolte contre les enseignements du Verbe Divin !

L'Instituteur.—Voyant plusieurs de ses diciples l'abandonner, Notre-Seigneur s'adresse à ses apôtres et leur dit : « *Et vous aussi, n'allez-vous pas m'abandonner ?* » Et saint Pierre de répondre : « *A qui irions-nous, Seigneur, vous avez les paroles de la vie éternelle. Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.*» Pourquoi St. Pierre en appelait-il ainsi à la divinité de Jésus-Christ ? si ce n'est pour affirmer qu'il croyait à la *Présence réelle* parce que celui qui l'annonçait était Dieu, et qu'à Dieu rien n'est impossible.

Le forgeron.—Si vous interprêtez bien, monsieur de l'Institut, cette parole de Notre-Seigneur : « *La chair ne sert de rien,*» savez-vous à quoi vous aboutissez ? Ni plus, ni moins à un blasphême. En effet, si votre interprétation est bonne, Jésus, après avoir dit : si vous ne mangez ma *chair*, vous n'aurez point la vie en vous, se-

serait empressé d'ajouter, que sa *chair ne sert de rien* ! Quelle contradiction ! Quel blasphème surtout ! Car la *chair* du fils de Dieu fait homme, loin de servir à rien, a servi au salut du genre humain. N'est-ce pas qu'à force de torturer les textes de l'Evangile pour leur faire dire ce qu'il ne disent pas, on finit par débiter des énormités, des simplicités prodigieuses ?

L'Instituteur.—Donc, quand il a annoncé l'Institution de la *Présence réelle* de son *corps* et de son *sang* et, par suite, de son *âme* et de sa *divinité* dans le sacrement de nos autels, Jésus a parlé d'une manière nette et précise. Il s'est rencontré là des incrédules qui, comprenant qu'il annonçait cette *Présence réelle* et refusant d'y croire, abandonnèrent le Divin Maître. Pour les retenir, le Sauveur ne leur dit point qu'ils ne l'ont pas compris, qu'il n'a pas voulu parler de la *Présence réelle.* Non ! Loin de là, il affirme plus fortement que jamais que c'est bien la *Présence réelle* de son *corps* qu'il annonce devoir instituer prochainement, et que si on ne croit pas à sa parole, c'est que la *chair*, c'est-à-dire le *sens corrompu* de l'homme, est impuissant à croire les vérités de la religion.

Le forgeron.—La conclusion pratique de tout ce que je viens d'entendre, la voici : Ne nous étonnons pas si l'Eucharistie rencontre des incrédules au dix-neuvième siècle, puisqu'elle en a rencontré alors qu'elle n'était encore qu'annoncée par la bouche même du Fils de Dieu. Ne nous étonnons pas non plus si ce sacrement rencontre aujourd'hui des croyants, puisqu'il en a rencontré, alors qu'il n'était encore qu'annoncé. Seulement, comme ceux qui ont cru d'abord s'appelaient les apôtres ; comme ceux qui ont cru depuis s'appellent les Pères, les Docteurs, les Saints ; comme tous ces croyants n'ont pas cessé de vivre par l'Eglise, leur mère ; comme, d'un autre côté, les incrédules sont morts les uns après les autres sans laisser autre chose après eux que des religions d'un jour : si nous voulons vivre, croyons *à la lettre* cette parole de Notre-Seigneur, confirmée par dix-neuf siècles : «*Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang vivra éternellement.*»

SCÈNE VI.

L'APOSTAT CHINIQUY A BLASPHÉMÉ EN AFFIRMANT QUE LES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR, INSTITUANT LE SACREMENT DE L'EUCHARISTIE, DOIVENT ÊTRE PRISES AU FIGURÉ.

L'Instituteur.—Parlons maintenant des paroles dont Notre-Seigneur s'est servi la seconde fois qu'il a parlé de l'Eucharistie. C'était au moment même de l'institution de ce divin sacrement. Jésus celèbre la Pâque avec ses disciples. Pour la dernière fois avant sa mort, il se trouve au milieu de tous ses apôtres. Il leur parle avec amour. Il leur donne ses dernières instructions. Puis, il prend du pain, le bénit, le partage et le donne à ses apôtres, en disant: « *Prenez et mangez: ceci est mon corps qui sera livré pour vous.* » Prenant ensuite le vin du calice, il le leur donne de même en disant: « *Prenez et buvez tous de ceci: car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour vous et pour la rémission des péchés.* »

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Sans doute, ce sont bien là les paroles de Jésus-Christ. Mais comme l'a fait remarquer Chiniquy, le fils de Dieu a voulu signifier que ce *pain* et ce *vin* doivent nous rappeler son *corps* et son *sang*. De même qu'un portrait rappelle celui qu'il représente, de même ce *pain* et ce *vin* rappellent *Jésus-Christ*.

Le forgeron.—Etes-vous sérieux?

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Pourquoi ne le serais-je pas? Est-ce que, tous les jours, en voyant un portrait, par exemple, celui de Chiniquy, que le *Witness* a reproduit, vous ne dites pas: Voilà Chiniquy? N'est-il pas convenu qu'une chose qui en représente une autre, s'appelle du nom de la chose représentée? Jésus Christ donnant à ses apôtres le pain qui devait le représenter pouvait donc dire: *Ceci est mon corps*, sans pour cela vouloir affirmer.....

Le forgeron.—Suffit! Je vous comprends—Que diriez-vous d'un homme qui, tenant son portrait en ses mains, dirait: *Ceci, c'est moi*? Vous diriez n'est-ce pas que cet homme parle raisonnablement?

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Sans doute!

Le forgeron.—Mais si le même homme prenant un morceau de pain, vous disait; ceci c'est *moi*, c'est *mon corps* : que penseriez-vous! Diriez-vous que ce morceau de pain est le corps de cet homme? Diriez-vous que ce morceau de pain est la figure, l'image de cet homme?

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Je dirais que cet homme veut se moquer du monde ou qu'il a perdu la tête.

Le forgeron.—Vous répondez à merveille. Si notre Seigneur Jésus-Christ n'avait pas fait devant ses apôtres, et cela pendant trois ans, des prodiges qui tenaient de la puissance de Dieu seul, qu'auraient pensé ses disciples, lorsque leur présentant un morceau de pain, il leur disait: *Ceci est mon corps*? Auraient-ils cru en sa parole? Auraient-ils même cru que ce pain était la figure de Notre-Seigneur? Assurément non! car, enfin, quel trait de ressemblance y a-t-il entre un morceau de pain et un homme?

Le menuisier.—S'il y a de la ressemblance entre un portrait et celui qu'il représente, il n'y en a pas, il n'y en a aucune entre un morceau de pain et un homme. Si nous pouvons dire du portrait de Chiniquy, c'est le prêtre apostat, c'est-à-dire c'est la ressemblance de ce prêtre dégradé, nous ne pouvons pas en dire autant d'un morceau de pain; parce que un morceau de pain ne ressemble pas à un homme. Donc quand Notre-Seigneur disait du *pain*, ceci est mon corps, on ne peut pas croire qu'il ait voulu affirmer que ce pain était la figure de son corps.

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Jésus-Christ avait bien la puissance de rendre le pain la figure de son corps!

Le menuisier.—Oui, mais il avait aussi la puissance de faire plus encore. Il pouvait faire du pain son corps et du vin son sang,—car il est tout-puissant.—Alors pour savoir au juste ce qu'il a réellement fait, il faut tout simplement chercher ce qu'il a dit. Or, il n'a pas dit: *Ceci est la figure de mon corps; ceci est la figure de mon sang*; mais il a dit: Ceci est mon corps, ceci est mon sang. Donc, c'est en son corps et non en la *figure* de son corps que Notre-Seigneur a changé le pain en son sang et non en la figure de son sang qu'il a changé le vin.

Le cultivateur.—Je trouve extraordinaire la prétention de ceux

qui veulent absolument que le pain eucharistique ne soit que la figure du divin Sauveur. Ils refusent un mystère pour en accepter un autre. Car, comme vient de le faire remarquer mon ami le menuisier, s'il faut de la puissance pour changer du pain en un corps humain, il en faut aussi pour changer ce pain en la ressemblance humaine, et cela par le seul moyen de la parole ! Il me semble que quand j'aurai le pouvoir de changer, d'un seul mot, l'apparence de l'avoine en celle du blé, je ne serai pas éloigné de changer, d'un seul mot, mon champ d'avoine en un véritable champ de blé. Et si quelqu'un me croit capable d'opérer le premier phénomène, je ne vois pas pourquoi il ne me croirait pas capable d'opérer le second.

L'Instituteur.—Vous croyez, n'est-ce pas, monsieur de l'Institut, que l'homme est fait à l'image et à la ressemblance de Dieu ?

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Oui, c'est Dieu lui-même qui l'a dit.

L'Instituteur.—Vous croyez aussi que Jésus-Christ est le fils même de Dieu ?

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Oui, c'est Dieu lui-même qui l'a dit.

L'Instituteur.—Vous croyez que l'homme est fait à l'image de Dieu parce que, en pétrissant la boue qui a formé Adam, Dieu a prononcé cette chère parole : " *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.* " Vous croyez que Jésus est le fils de Dieu, parce que quand cet homme, qui s'appelait Jésus, recevait le baptême des mains de St. Jean-Baptiste, le ciel s'ouvrit et Dieu le Père fit entendre cette étonnante parole : " *Celui-ci est mon fils Bien-aimé.* " Pourquoi ne prenez-vous pas ces dernières paroles au figuré ? Pourquoi ne dites-vous pas que Jésus n'a que la ressemblance du fils de Dieu ? Jésus-Christ avait un corps humain. Qu'est-ce que le corps humain ? Une poussière que le vent emporte. Comment ce corps a-t-il pu s'unir à la divinité, de telle façon que cette divinité et ce corps fussent pour toujours inséparables. Vous ne le comprenez pas, mais vous le croyez, parce que Dieu a proclamé cette vérité, comme vous vous croyez fait à l'image de Dieu, parce que cette vérité a été, elle aussi, proclamée par Dieu.

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Jésus-Christ opérait des prodiges que Dieu seul peut accomplir. Voilà ce qui a confirmé cette parole du Père : " *Celui-ci est mon fils Bien-aimé.*

L'Instituteur.—Très-bien ! Puisque Jésus-Christ a prouvé par ses actes qu'il est Dieu, pourquoi ne le croyez-vous pas quand il affirme *que le pain est changé en son corps*, comme vous croyez Dieu le Père lorsqu'il dit de Jésus : " *Celui-ci est mon fils bien-aimé.* " Est-il donc plus impossible à la puissance de Dieu de changer la *poussière du pain* au *corps* de son *Divin fils* que d'élever la *poussière du corps* de l'homme jusqu'à l'unir à la *divinité*, de telle sorte que le fils de Marie fût véritablement le fils de Dieu ?

Le forgeron.—Quand Notre-Seigneur a affirmé que le pain était changé en son corps, en son âme, en sa divinité, il n'a pas plus parlé au figuré que quand Dieu le Père a dit de Jésus : " Celui-ci est mon fils Bien-aimé." Et qui croit le Père quand il élève, par l'Incarnation, la boue humaine à la dignité de Dieu, doit croire le Fils quand il élève le pain, par la transubstantiation, à la dignité de Dieu.

L'Instituteur.—Vous aurez beau tourner, retourner en tous sens les paroles de Notre Seigneur, vous n'arriverez jamais à leur donner une signification figurée raisonnable. Comment : *ceci est mon corps* peut-il signifier : *ceci est la figure de mon corps ?* Qu'en montrant un portrait, je dise : Voilà telle ou telle personne, cela se comprend, mais, que prenant du pain, je dise : Voilà telle ou telle personne, cela ne se comprend pas. Indiquez un seul peuple chez qui le *pain* a été la figure du *corps* humain et le *vin* la figure du *sang !*

Mais il y a quelque chose de plus définitif encore. A la dernière scène qu'il fait avec ses disciples, au moment solennel où il établit l'auguste sacrement de l'autel, si Notre Seigneur eût dû parler en figure à ses apôtres, ne les en aurait-il pas prévenus auparavant ? Loin de là, il les prévient que « *le temps est venu où il ne leur parlera plus en paraboles.*» Et après que Jésus, leur ayant distribué la communion, leur dit : « *Ceci est mon corps, ceci est mon sang,* » les apôtres avertissent leur maître qu'ils ont pris ses paroles dans le sens propre, et non au figuré. « *C'est*

maintenant, lui disent-ils, *que vous parlez ouvertement et que vous n'usez point de paraboles.*»

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Où avez-vous puisé ce dernier renseignement ?

L'instituteur.—Dans l'Evangile de St. Jean, au chapitre seizième, chapitre par lequel cet apôtre termine le récit de l'institution de l'Eucharistie.

Le forgeron—Je vous le demande, monsieur de l'Institut, si Notre-Seigneur avait parlé au figuré en bénissant le pain et le vin, ne se serait-il pas empressé de détromper ses apôtres quand ils l'avertissaient qu'ils prennent à la lettre tout ce qu'il leur avait dit dans la dernière cène ? Voyant que ses apôtres croient que le *pain* est devenu son *corps*, le *vin* son *sang* et qu'ils vont adorer ces *espèces*, Jésus-Christ devait-il les laisser dans l'erreur ? Pouvait-il consentir à être la cause de l'idolatrie, alors qu'il lui suffisait de dire un seul mot pour l'empêcher ? Or, Jésus-Christ n'a pas protesté. Il a laissé ses apôtres croire à la *Présence réelle*. N'est-ce pas parce que c'était bien la *Présence réelle* qu'il instituait en disant : « *Ceci est mon corps : ceci est mon sang.*»

L'Instituteur.—Une dernière preuve que les apôtres ont compris que Notre-Seigneur instituait la *Présence réelle*, nous l'avons dans le fait de leur foi, de la foi des premiers siècles, de la foi de tous les temps. Vous l'avez saisie, cette foi, dans les faits historiques, dans la doctrine des Pères, dans les enseignements des Docteurs, des saints de la primitive Eglise. Vous l'avez touchée du doigt dans les Liturgies des apôtres qui la proclament si hautement et si clairement. Laissez-moi ajouter à tous ces témoignages celui de l'apôtre St. Paul : Voici comment il s'exprime dans sa *Première Epître, chapitre* xi, v. 23 et suivants :

« Le Seigneur Jésus, la nuit même où il devait être livré, prit « du pain, et rendant grâces, il le rompit, et dit : Prenez et man- « gez, *ceci est mon corps*, qui sera livré pour vous ; faites ceci en « mémoire de moi. Il prit de même le calice, après avoir mangé, « disant : Ce calice est la nouvelle alliance en mon sang, faites « ceci, toutes les fois que vous le boirez, en mémoire de moi ; car « toutes les fois que vous mangerez ce pain, et boirez ce calice, « vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne.

« C'est pourquoi quiconque mangera ce pain, ou boira le calice du « Seigneur indignement, sera coupable du corps et du sang du « Seigneur. Que l'homme s'éprouve donc lui-même et qu'il mange « ainsi de ce pain, et boive de ce calice, car celui qui en mange et « qui en boit indignement, mange et boit sa propre condamnation, « ne discernant pas le corps du Seigneur.»

Et (X, 16.) : « Le calice de bénédiction, que nous bénissons, « n'est-il pas la communication du sang de Jésus-Christ ? et le « pain que nous rompons, n'est-il pas la participation du corps du « Seigneur.»

Le menuisier.—Une réflexion m'a frappé l'autre jour quand j'ai lu ce texte de St. Paul dans la brochure : *Quelques points de doctrine catholique.* Cette réflexion me poursuit plus fortement encore aujourd'hui. Saint Paul n'était pas présent à l'institution de l'Eucharistie. Ce n'est qu'après l'ascension de Jésus-Christ qu'il fut renversé et converti. De qui Saint Paul avait-il donc appris *que le calice est la communication du sang, et le pain la participation du corps du Seigneur ?* Evidemment il l'avait appris des apôtres. Donc les apôtres ont bel et bien compris que Notre Seigneur Jésus-Christ instituait la *Présence réelle.*

SCÈNE VII.

QUE LES CHEFS PROTESTANTS NE S'ENTENDENT PAS SUR LE SENS A DONNER A CES PAROLES DE NOTRE SEIGNEUR : CECI EST MON CORPS : CECI EST MON SANG. QUE LES GRANDS GÉNIES PROTESTANTS ONT INTERPRÉTÉ CES PAROLES COMME LE FONT LES CATHOLIQUES.

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Les protestants sont donc les seuls qui ne croient pas à la *Présence réelle ?*

L'Instituteur.—Les protestants qui nient la *Présence réelle* ne savent pas trop que croire, ni quel sens donner à ces paroles du divin Maître : " *Ceci est mon corps : Ceci est mon sang :* " Luther affirme que le corps de Jésus-Christ est dans le pain sans que le pain change de substance ; Zuingle et Carlstat chantent

que le pain n'est que la représentation, l'image du corps du Fils de Dieu ; Calvin veut que Jésus-Christ soit présent dans l'Eucharistie, mais seulement au moment ou l'on reçoit l'hostie. Ainsi les chefs, les fondateurs du Protestantisme ne s'entendent pas entre eux. Les uns interprètent les paroles de Notre-Seigneur dans un sens ; les autres l'interprètent dans un autre. En sorte que l'on ne sait plus ni ce que les Protestants croient, ni ce qu'ils ne croient pas.

Le cultivateur.—C'est tellement le cas que dans les endroits où il y a un seul ministre desservant des protestants de diverses sectes, ce ministre présente à chacun le pain de la communion, en disant : Voulez-vous le corps de Jésus-Christ ? Recevez ce pain comme le corps de Jésus-Christ. Ne voulez-vous que le symbole, que la figure du corps de Jésus-Christ ? Eh bien ! prenez ce pain comme symbole, comme figure.

Le forgeron.—Voilà qui s'appelle être accommodant. *En veux-tu ? En voilà !* Tu n'en veux pas. C'est encore pareil : il n'y en a pas !

Le menuisier.—Vraiment, les protestants ont bonnes grâces de nous reprocher de mal interpréter les paroles de Notre Seigneur, eux qui ne savent même pas s'accorder pour en donner une explication raisonnable !

L'Instituteur.—Chose remarquable ! Pendant que les fondateurs des différentes sectes protestantes donnent chacun leur interprétation des paroles de Notre-Seigneur instituant l'Eucharistie ; pendant que la multitude des réformés de toute nuance généralisent le combat de l'erreur contre la Vérité Eucharistique, nous voyons les grands génies protestants, les grands philosophes proclamer hautement que l'Eglise catholique seule interprète bien ces paroles de Jésus-Christ : " *Ceci est mon corps ; ceci est mon sang.*

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Je suis curieux d'entendre ces témoignages de la science, de la Philosophie des Protestants en faveur de la Présence Réelle.

L'Instituteur.—Je vous citerai d'abord le Protestant *Grotius* qui reconnait que la croyance à la *Présence Réelle* est aussi ancienne que les apôtres et qui déclare en même temps que cette croyance n'aurait jamais dû être abolie.

« Je trouve, dit-il, dans toutes les Liturgies, grecques, latines, « arabes, syriaques et autres, des prières à Dieu, afin qu'il veuille « consacrer par son Saint Esprit les dons offerts, et les faire le « *corps et le sang de son Fils.* J'avais donc raison de dire qu'une « coutume si ancienne et si universelle, qu'elle peut être considérée « comme venue des premiers temps, n'aurait pas dû être changée. » VOTUM PRO PACE.

De son côté, l'illustre *Lord Fitz-William*, à la page 174 de ses *Lettres à Atticus*, établit que la *Présence Réelle* est une vérité divine.

« Qu'on ne dise pas que la croyance à la Présence Réelle, dit-il, « soit illusoire et fausse. Elle est certainement trop absurde en « elle-même pour qu'un homme, de son propre chef, ait osé la « présenter à d'autres hommes. Si un des Apôtres l'eût proposée à « ses collaborateurs, ils l'auraient regardé comme frappé de dé- « mence, et en auraient fait l'objet de leur risée.—Puisqu'il est im- « possible qu'elle vienne des hommes, il semble donc qu'elle vienne « de Dieu et comme divine elle perd toute son absurdité, quelque « incompréhensible qu'on la suppose. »

Le forgeron.—C'est toujours beau d'entendre parler les grands génies. Ils finissent toujours par rendre hommage à la vérité.

L'Instituteur.—Enfin l'illustre *Leibnitz*, après avoir rapporté les fausses interprétations de ses frères les protestants, touchant la Présence Réelle, finit par déclarer que, pour lui, il croit ce que l'Eglise enseigne.

« J'arrive, dit-il dans sa *Théologie*, au sacrement d'Eucharistie, « qui a été l'objet des plus grands débats. Quelques-uns, raison- « nant avec trop de licence dans leurs jugements sur les divins « mystères, et, abusant de quelques expressions de Chrysostome et « d'Augustin et d'autres anciens, soutiennent que dans la cène du « Seigneur, le corps et le sang du Christ n'est pas réellement pré- « sent, mais qu'il est seulement représenté ou signifié ; qu'il est « aussi éloigné de nous que le ciel l'est de la terre et que tout ce « qui a la véritable nature des corps ne peut être en plusieurs « lieux. D'autres semblent convenir plus volontiers, quoique avec « quelque ambiguité, que nous recevons réellement le corps du « Christ, mais en élevant notre esprit par la foi vers le ciel, et

« qu'ainsi, puisque la foi est l'instrument par lequel nous recevons « le sacrement, les indignes ne le reçoivent pas, ce qui semble assez « contraire aux paroles de l'Apôtre : cependant lorsqu'on les presse « d'expliquer leur sentiment, ils en viennent à dire que l'esprit ne « s'élève au ciel pour recevoir le corps du Christ que de la même « manière que l'on dit que nous sommes à Rome ou à Constanti- « nople par la pensée ; autrement ils sont forcés d'attribuer à notre « esprit ce qu'ils refusent au corps du Christ, d'être à la fois au « ciel et sur la terre. *Pour nous, nous croyons plus sûr de nous « en tenir aux paroles du Sauveur qui, ayant pris le pain et le « vin, dit : « Ceci est mon corps » et la pieuse antiquité y a tou- « jours reconnu un grand mystère au-dessus de l'intelligence hu- « maine*, ce qui n'aurait assurément pas lieu, si le signe était don- « né pour la chose. Et certes, des savants distingués ont depuis « peu démontré que toutes les Eglises de la terre, à l'exception de « celles que l'on appelle *réformées* et d'autres qui par leurs inno- « vations ont été encore plus loin que les réformés, admettent au- « jourd'hui la *présenee réelle* du corps du Christ ; ils l'ont, dis-je, « démontré avec tant d'évidence qu'il faut avouer ou que ce fait « est prouvé, ou qu'il ne faut plus espérer de pouvoir jamais prou- « ver aucune assertion à l'égard des pays éloignés..... .....

« Mais la pieuse antiquité a déclaré assez ouvertement que le « pain est changé au corps du Christ et le vin en son sang, et géné- « ralement les anciens reconnaissent une transubstantiation, ainsi « que les Latins (les catholiques) l'ont exprimé avec justesse, et il « a été défini que toute la substance du pain et du vin passait en « la substance du corps et du sang du Christ ; ici donc, comme « en d'autres circonstances, *il faut expliquer l'Ecriture par la « tradition, que l'Eglise, chargée de ce dépôt, a transmise jusqu'à « nous.*»

Le menuisier.—Après ces témoignages des plus grands philosophes protestants en faveur de la *Présence réelle*, on peut se consoler des blasphèmes du prêtre apostat.

SCÈNE VIII.

L'APOSTAT CHINIQUY A FAIT PREUVE D'IGNORANCE EN ENSEIGNANT QUE LA PRÉSENCE RÉELLE EST CONTRAIRE A LA RAISON.

Le Membre de l'Institut-Canadien.—J'admire ces grands esprits protestants qui, de concert avec tous les plus illustres génies du catholicisme, s'unissent à la foule des fidèles pour proclamer leur foi en la *Présence réelle.* Je voudrais pouvoir croire avec l'humanité, avec l'Eglise; mais, je l'avoue, il y a dans la *Présence réelle* quelque chose qui est contre ma raison, je dirai : contre le bon sens. Comme l'a dit Chiniquy, je ne puis croire qu'un morceau de pain soit changé au corps, au sang, à l'âme, à la divinité du Fils de Dieu fait homme.

L'Instituteur.—Ce mystère est au-dessus de la raison humaine, mais il n'est pas contre la raison, il n'est pas contre le bon sens. Vous croyez tous les jours une multitude de choses que vous ne comprenez pas. Vous affirmez que vous existez aujourd'hui et que vous n'existiez pas il y a cinquante ans. Comment avez-vous reçu l'existence, comment la pensée s'est-elle éveillée en vous ? Vous le croyez, mais vous ne le comprenez pas.

Le Membre de l'Institut-Canadien.—C'est vrai, mais je touche mon existence pour ainsi dire du doigt.—Voilà pourquoi, j'y crois sans la comprendre.—Il n'en est pas de même du sacrement de l'Eucharistie.—Je touche toujours la substance du pain, et je suis obligé de croire que cette substance est changée en une autre que je ne touche pas.

L'Instituteur.—Vous vous trompez cruellement, monsieur, si vous vous flattez de toucher du doigt la substance du pain. La substance du pain, la substance de n'importe quel être, vous ne savez pas ce que c'est.—Demandez à la science la plus savante si elle connaît la *substance*, si elle a de la *substance* une idée nette, claire et précise, et la science confessera son ignorance. Le mot même le dit. En effet d'où vient le mot substance ? De deux mots latins, *sub* qui veut dire *dessous* et *stare* qui veut dire *demeurer.*

En sorte que substance signifie *demeurer dessous*, c'est-à-dire *demeurer caché*. Oui, la substance nous demeure cachée, nous ne savons pas ce qu'elle est véritablement, et la science elle-même ne le saura probablement jamais ici-bas.

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Je n'avais pas encore fait cette réflexion.

L'Instituteur.—Donc vous ne savez pas, la science ne sait pas au juste ce que c'est que la substance. Vous n'avez pas le dernier mot de la substance du pain—Comment alors pouvez-vous vous refuser à croire que la substance du pain se change au corps de Jésus-Christ ?

Le cultivateur.—Avant de dire qu'il n'est pas possible que la *substance du pain* se change en une autre *substance*, il faudrait commencer par savoir au juste, ce me semble, ce qu'est cette *substance du pain.*

Le menuisier.—Dans l'Eucharistie, ce que nous touchons du doigt, ce n'est pas la substance, mais ce sont les espèces du pain. Or, la foi ne nous enseigne pas que ce sont les espèces qui changent. Au contraire, elle nous affirme que les espèces restent.—Elle nous dit que c'est la substance qui est changée—Or, la substance, il nous est difficile de dire qu'elle ne change pas : puisque nous ne la connaissons pas suffisamment : puisque nous ne savons pas ce qu'elle est.

Le forgeron.—Dites-moi, monsieur de l'Institut, vous croyez que la substance du pain que vous mangez, est changée peu à peu en la substance de votre sang, de votre chair, de votre corps.

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Certainement.

Le forgeron.—Comprenez-vous le dernier mot de ce changement ?

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Non, monsieur. Je sais seulement que ce changement s'opère par le jeu de mes organes physiques.

Le forgeron.—Vous croyez donc, sans le comprendre, que la substance du pain et de même que la substance du vin se changent, par l'entremise, par le jeu des organes physiques, en la substance du corps humain ? Pourquoi alors ne pas croire que la substance du pain et celle du vin se changent, par l'organe de la parole même

de Dieu, au corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ? Est-ce donc que la parole de Dieu serait moins puissante que votre estomac ?

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Passe encore pour le changement d'une substance en une autre ! Je vois, par les exemples que vous m'apportez, la possibilité de ce changement. Ce que je ne vois pas aussi bien, c'est la possibilité de loger le corps de Jésus-Christ dans un morceau de pain à peine visible.

L'Instituteur.—Etes-vous sûr de nous voir tous en ce moment ?

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Certainement.

L'Instituteur.—Vous nous voyez de vos yeux qui sont infiniment petits. Si vous sortez de cet appartement, si vous vous placez sur une hauteur, vous verrez une immense étendue, votre regard embrassera un horizon presque infini. Comment expliquez-vous ce phénomène de votre œil embrassant des corps, des espaces, des lieux qui sont des milliers et des millions de fois plus grands que lui ?

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Je sais que ce phénomène repose sur un mystère dont la science ne peut pas me dire le dernier mot. Cependant, je constate une chose, c'est que l'image de tous ces objets se rapetisse jusqu'à se loger dans mon œil.

L'Instituteur.—C'est là un autre mystère, et voilà tout ! Comment expliquer que cette image si petite et par laquelle votre œil voit les objets, vous permette d'embrasser les objets, non pas dans la proportion de cette si petite image, mais dans la proportion que l'on prête aux objets eux-mêmes ?

Le forgeron.—Voilà qui est intéressant. La partie de mon œil qui voit les objets est grande comme une piastre d'or. L'image des objets que je vois est elle-même petite comme une piastre d'or. C'est par cette image que je vois ces objets, et au lieu de les voir aussi petits que l'image les reproduit, je les vois dans des proportions énormes !

L'Instituteur.—La conclusion qu'il en faut tirer, la voici : si mon œil dans sa petitesse peut embrasser des espaces presque infinis, il est prouvé, sans trop qu'on sache ni comment ni pourquoi, que les infiniment petits peuvent embrasser les presque infiniment grands ; or, c'est sur ce principe de l'infiniment petit embrassant, contenant l'infiniment grand que repose la croyance à la *Présence*

Réelle et *tout entière* de Notre Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Je dis *l'infiniment grand.* Il faut remarquer que si vous croyez en la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous admettez que cette divinité est unie toute entière au corps de Jésus qui a les simples proportions du corps humain, et que dès que la plus petite hostie contient ce corps, elle porte par là même l'infiniment grand, c'est-à-dire la divinité qui en Notre Seigneur est inséparable du corps. Alors la difficulté se trouve réduite, quant à l'Eucharistie, à ce simple rapport : si mon œil, qui est infiniment petit, peut embrasser le corps de Jésus-Christ tout entier, pourquoi un tout petit morceau de pain n'en pourrait-il pas faire autant !

Le forgeron.—Il est bon de remarquer que c'est sans se forcer que mon œil, que votre œil embrasse le corps humain ! Et que le miracle de la *Présence réelle* et toute entière de Notre Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie ne doit pas forcer davantage la toute puissance de Dieu !

SCÈNE IX.

DES FRUITS DE L'EUCHARISTIE.

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Toute comparaison cloche par quelque côté. Celle que vous venez de me présenter me satisfait malgré ses imperfections. Je sens que rien n'est impossible à Dieu : c'est le principal. Toutefois, je ne vois pas pourquoi on nous prêche tant de communier si souvent. Est-ce donc qu'on ne peut plus vivre sans communier ?

L'Instituteur—D'abord, vous savez la parole de Notre Seigneur : « *Si vous ne mangez ma chair, et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous.* » Il faut donc communier pour vivre. Plus on communie, plus on s'approche de la source de toute vie, et plus l'on se sent vigoureux et fort. Les jours de l'homme sont courts. Ils fleurissent et passent comme la fleur des champs, dit Saint Bernard. Mais cette vie si courte est remplie de misères. Du berceau à la tombe, nous creusons le sillon profond de la souffrance. Que de larmes dans une vie d'homme !

Partout où nous passons, partout ici-bas, où nous voulons aimer, partout où nous voulons jouir, partout nous laissons la trace profonde de l'amertume. La maladie nous poursuit ; les inquiétudes, les chagrins et les peines nous harcellent, l'ennui et les remords s'attachent à nos pas. La mort nous ravit les personnes les plus chères ; l'ingratitude répond seule à nos bienfaits ; les malheurs détruisent de fond en comble l'édifice de nos plus chères espérances. Et puis, nous supportons le poids du jour et de la chaleur. Tous, nous arrosons la terre de nos sueurs fécondes, parce que tous nous sommes condamnés aux labeurs pénibles !

Ah ! qui donc nous consolera ; qui donc nous réconfortera, si ce n'est la douce Victime de nos autels ? Dans nos souffrances, dans nos douleurs, dans notre infortune et dans nos faiblesses ; dans nos misères et jusque dans notre déshonneur, allons à Notre Seigneur Jésus-Christ, caché sous les espèces eucharistiques, allons au Dieu consolateur et rédempteur ! Lui-même nous en fait l'invitation pressante : « Venez, nous dit-il, venez à moi vous tous qui êtes chargés, fatigués, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai. »

Nous avons perdu un parent, un ami, et nous pleurons : Allons au Dieu caché de l'Eucharistie ! Il a connu cette infortune, il a pleuré sur le tombeau de Lazare : il nous consolera comme il a consolé Marthe et Marie. Nous sommes l'objet de la trahison, de l'ingratitude de ceux que nous avons aimés et protégés ; allons au Dieu caché dans nos tabernacles ! N'a-t-il pas été trahi, vendu, livré par Judas ? N'a-t-il pas été lâchement abandonné par ses apôtres à l'heure de la passion, et renié jusqu'à trois fois par Saint Pierre ? Sommes-nous victime de la calomnie. Qui jamais fut plus indignement calomnié que le Divin Sauveur ? Allons le recevoir à la *sainte table* ; demandons-lui la réparation de notre honneur, ou, plutôt, le courage de souffrir comme lui ! Avons-nous des peines intérieures : allons au doux Jésus dans le sacrement de son amour. Il abritera nos tortures morales sous son agonie de la grotte des Oliviers. Sommes-nous éprouvés dans nos biens, dans nos membres ; sommes-nous réduits à la pauvreté, accablés d'affronts ? Allons à la Sacrée Victime de l'Eucharistie ! Jésus a tout goûté, tout ressenti : il a des remèdes pour tout. Il n'a jamais vu le malheur sans en être touché ; il n'en a jamais été touché sans le secourir, sans le soulager !

Enfin, avons-nous eu de grandes faiblesses ? Avons-nous bu l'iniquité ? Subissons-nous l'odieux esclavage du démon ? Portons-nous des hontes, des remords qui nous accablent et nous tuent ? Allons au Dieu du Tabernacle ! Il nous pardonnera, comme il a pardonné à ses bourreaux ; il nous régénèrera comme il a régénéré Marie-Magdeleine et le bon larron ; il nous relèvera comme il a relevé la femme adultère de son déshonneur et de ses hontes ! Oui ! tous les malheureux, tous les affligés, tous les persécutés, tous les déshonorés trouvent leur refuge, leur repos et leurs consolations dans la communion, dans la communion fréquente.

Le forgeron.—Pour moi, au milieu de la fumée de mon usine, lorsque mes sueurs laborieuses s'unissent à la matière pour façonner l'instrument qui doit me rapporter le pain de chaque jour, si je ne pouvais manger souvent le *Pain de la communion*, si mon Sauveur ne venait me visiter, je ne me sentirais pas le courage de porter mon fardeau, quand d'autres jouissent de tout et ne travaillent point.

Le menuisier.—Lorsque j'ai le bonheur de communier, mon humble condition grandit tout-à-coup à mes yeux. Je ne me sens plus seul dans la poussière de mon atelier. Mon rabot me semble glorieux et léger quand je possède Celui qui autrefois le toucha de ses mains divines.

Le cultivateur.—Lorsque je creuse le sillon qui doit me nourrir, j'entends la cloche du temple où réside Celui qui se donne tout entier à moi ! Alors, j'oublie mes fatigues et je souris aux espérances d'une vie meilleure d'où les fatigues sont éternellement bannies !

L'Instituteur.—Il y a dans le monde des dévouements admirables ! Les pauvres sont secourus, les orphelins sont recueillis, les veuves sont protégées : les malades, les infirmes sont soignés, les prisonniers sont visités, les barbares sont évangélisés, les enfants du peuple sont instruits ! Toutes ces œuvres sont le fruit du sacrifice, de l'abnégation. Qui inspire, soutient et fortifie ceux et celles qui se dévouent ainsi au service de leurs frères ? Jésus-Christ caché sous les espèces eucharistiques. Retranchez la communion à toutes ces âmes généreuses, et le dévouement succombera, dis-

paraîtra pour toujours. Faites, par exemple, que le Frère des Ecoles Chrétiennes et le *Clerc viateur* ne se fortifient plus du pain divin, et vous n'avez plus cette éducation populaire si grande et si forte, qui permet à l'ouvrier, au cultivateur, non seulement d'élever magnifiquement leur condition par une instruction, je dirai presque prodigieuse, mais de juger sainement des hommes et des choses et de comprendre l'inestimable bienfait de la foi. Oui ! retranchez la communion aux Frères des Ecoles Chrétiennes et aux autres religieux enseignants, et vous n'aurez plus ces dignes et nobles ouvriers, si nombreux aujourd'hui dans nos villes, et qui portent partout avec eux jusque dans les conseils municipaux, jusque dans les Chambres, avec une parole nette, claire et précise, un bon sens des affaires, une science des besoins publics qui étonneraient, si tant de biens à la fois ne s'épanouissaient pas nécessairement d'une éducation donnée par le dévouement religieux.

Le forgeron.—Merci, monsieur l'Instituteur, de ce beau témoignage rendu à la vérité ! Chaque jour les classes ouvrières, grâce au dévouement religieux, montent à la lumière. Le temps est venu où pour rester dans le vrai et pour rendre hommage à la religion, chacun sera forcé de reconnaître chez la bonne partie des travailleurs, des connaissances et une éducation d'un assez grand prix. Car, enfin, quand, depuis plusieurs années, les religieux enseignent la grammaire, l'histoire, la géographie, la littérature même, au moins dans ses éléments, les mathématiques et la religion à des milliers d'enfants du peuple, comment cette éducation ne porterait-elle pas ses fruits ? Et comme un si beau résultat découle d'un dévouement nourri à la source même de l'Eucharistie, vous avez une fois de plus raison d'en payer l'hommage à la sainte communion.

L'Instituteur.—La communion ! Elle est encore la force qui contient l'homme dans le devoir. Elle triomphe des passions brûlantes de la jeunesse. Elle tempère l'égoïsme de l'âge mûr ; elle affermit la vieillesse dans le bien. On n'en finirait pas, si l'on voulait dire quelle puissante influence la sainte communion exerce partout, même dans la société !

Voltaire, tout impie qu'il était, n'a pu s'empêcher dans les *Questions sur l'Encyclopédie* de rendre hommage au sacrement de nos autels.

« Voilà des hommes, dit-il, qui reçoivent Dieu dans eux, *au mi-*
« *lieu d'une cérémonie auguste, à la lueur de cent cierges, après*
« *une musique qui a enchanté leurs sens, au pied d'un autel bril-*
« *lant d'or. L'imagination est subjuguée, l'âme saisie et atten-*
« *drie ;* on respire à peine, on est détaché de tout bien terrestre,
« on est uni avec Dieu, il est dans notre chair et dans notre sang.
« Qui osera, qui pourra commettre après cela une *seule faute, en*
« *concevoir seulement la pensée ?* »

Voulez-vous maintenant savoir ce que le célèbre protestant *Lord Fitz-William* pense de la communion ? Permettez-moi encore de vous rapporter une page de ses *Lettres à Atticus.*

« La vertu, la justice, la morale, dit-il, doivent servir de base à
« tous les gouvernements.

« *Il est impossible d'établir la vertu, la justice, la morale sur*
« *des bases tant soit peu solides, sans le tribunal de la Pénitence,*
« parce que ce tribunal, le plus redoutable de tous les tribunaux,
« s'empare de la conscience des hommes, et la dirige d'une manière
« plus efficace qu'aucun autre tribunal. *Il est impossible d'établir*
« *le tribunal de la Pénitence sans la croyance à la Présence réelle,*
« *principale base de la foi catholique,*—parce que sans cette
« croyance, le sacrement de la Communion perd sa valeur et sa con-
« sidération. Les protestants approchent de la sainte table sans
« crainte, parce qu'ils n'y reçoivent que le signe commémoratif du
« corps de Jésus-Christ : les catholiques, au contraire, n'en appro-
« chent qu'en tremblant, parce qu'ils y reçoivent le corps même de
« leur Sauveur. Aussi, partout où cette croyance fut détruite, le
« tribunal de la Pénitence cessa avec elle. La Confession devint
« inutile, comme partout où cette croyance existe la Confession de-
« vient nécessaire ; et ce tribunal, qui se trouve ainsi nécessaire-
« ment établi avec elle, rend indispensable l'exercice de la vertu, de
« la justice, de la morale.

Le forgeron.—Voilà donc une des plus grandes gloires du Protestantisme qui déclare que le sacrement de l'Eucharistie est un des fondements essentiels de la société. N'est-ce pas rassurant contre les indignes blasphèmes des petits esprits ?

L'Instituteur.—Napoléon I, au comble de la prospérité, rendait, lui aussi, hommage à la sainte Eucharistie. Entouré des compa-

gnons de sa gloire, il leur fait un jour cette question : « *Savez-vous quel est le plus beau jour de ma vie ?* » Les uns nomment la victoire de Marengo, les autres celle d'Austerlitz, celui-ci le triomphe des Pyramides, celui-là celui de Wagram. Il en est qui parlent de son sacre, quand on posa sur sa tête l'illustre couronne de France. « Messieurs, vous n'y êtes pas, répond l'empereur ; le jour « le plus beau de ma vie, *c'est le jour de ma première commu-* « *nion.* »

Au comble de l'infortune, Napoléon n'avait pas changé d'idée. Relégué sur le rocher de Ste. Hélène, il vit approcher son heure dernière : il pria le Dieu qui l'avait béni le jour de sa première communion, de le bénir encore au moment de sa mort. A cette heure suprême, il appela autour de lui tous les compagnons de son exil et reçut en leur présence, avec foi et piété, le saint viatique.

SCÈNE X.

Ce que nous devons faire comme réparation des blasphêmes de l'apostat Chiniquy.

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Tout cela est bien beau Mais il est difficile d'avoir du respect *pour une galette de pâte.*

L'Instituteur.—Vous blasphémez ! C'est une parole que vous auriez dû laisser dans la bouche du prêtre apostat ! Ne vous faites pas ainsi l'écho facile des impiétés sacrilèges de la canaille !

Le Membre de l'Institut-Canadien.—Vous m'avez mal compris. Je veux dire que les espèces du pain et du vin cachent ce qu'elles portent.

Le forgeron —Si vous voulez qu'on vous comprenne mieux, expliquez-vous mieux— et n'appelez pas *galettes de pâte*, ce qui cache Jésus, notre amour !

L'Instituteur.—C'est par amour que Jésus s'est dérobé sous les espèces du pain et du vin : respectons ce jeu puissant de son amour infini. Si ce Divin Sauveur ne se cachait pas sous les dehors du pain, qui oserait manger sa chair ? S'il ne se cachait pas sous les espèces du vin, qui oserait boire son sang ? Est-ce que nous n'au-

rions par une répugnance invincible à faire ce repas sacré ? Bénissons donc sa paternelle bonté de ce qu'il a fait, et, au lieu de blasphêmer, éclatons en transports d'allégresse et de reconnaissance !

Le forgeron.—Pour réparer les blasphêmes du prêtre apostat et de tous ceux qui insultent à la Sainte Eucharistie, communions souvent avec une grande ferveur !

Le cultivateur.—Visitons le Saint Sacrement de nos autels !

Le menuisier.—Montrons partout et toujours notre profond respect pour le Dieu caché de nos tabernacles.

L'Instituteur.—Faisons plus encore—combattons le blasphème et l'impiété. Pour cela, conduisons-nous chrétiennement et unissons nos efforts, prêtons notre généreux concours à tout ce qui se fait pour détruire l'erreur et le mal.

A Montréal, il y a un malheureux journal protestant, le *Witness*, qui vomit l'insulte à l'adresse de tout ce qui est catholique ; ce papier a une circulation assez considérable, et arrive ainsi à beaucoup d'âmes. Monseigneur de Montréal vient de défendre la lecture de cette feuille et Mgr. l'archevêque de Québec a cru nécessaire d'en faire autant. Dociles à la voix de leurs pasteurs, les catholiques ont cessé de recevoir le *Witness*.

C'est là un grand bien—Mais ce n'est pas assez. Comme l'a dit le vénérable évêque de Montréal, il faut non-seulement cesser de lire les mauvais journaux, il faut de plus encourager les bons et en fonder de nouveaux qui puissent contrebalancer l'influence des mauvais.

Un grand journal catholique, publié en langue anglaise, est devenu indispensable. Notre devoir à tous est d'en favoriser la fondation et de travailler à lui faciliter la plus grande circulation possible. Il faut espérer que l'appel fait à ce sujet par Monseigneur de Montréal, sera entendu et compris des catholiques irlandais, anglais, etc.

Le cultivateur.—Il y a depuis plusieurs années, à Montréal, un journal catholique anglais qui a fait beaucoup de bien. Rédigé par un homme d'un grand savoir et d'un grand cœur, le *True Witness* a fait triompher la vérité dans bien des esprits. Malheureusement, il n'est publié qu'une fois par semaine. Aujourd'hui, il faut, dans la presse anglaise, un journal de tous les jours, qui

puisse lutter ainsi contre les erreurs que le *Daily Witness* répand chaque jour au sein de la population.

Le menuisier.—Si les catholiques respectent leur foi ; s'ils sont véritablement dévoués à l'Eglise leur mère, ils n'hésiteront pas un instant à s'imposer les sacrifices qu'exige la fondation d'un journal catholique anglais et quotidien.

Le forgeron.—Il faudrait de plus un nouveau journal catholique français, publié à deux éditions par jour, comme le *Witness* et donnant toutes les nouvelles politiques, industrielles, commerciales, etc..

Le Membre de l'Institut-Canadien, *riant.*—Certes ! vous n'y allez pas de main morte ! Vos journaux déjà fondés ont de la peine à vivre, et vous voulez du coup en mettre deux nouveaux au monde !

Le forgeron.—Faites donc attention qu'en demandant de nouveaux journaux, nous demandons qu'on les encourage. Si les journaux déjà fondés ont de la peine à vivre (*ce qui a besoin d'être prouvé,*) c'est que l'encouragement leur manque. Voyez les journaux protestants, voyez le fameux *Witness*, le *Star*, la *Gazette*, le *Herald*, ne vivent-ils pas ? Est-ce que les catholiques, qui sont en grande majorité en Canada, ne peuvent pas faire pour leur presse ce que les protestants font pour la leur propre ? Et puis les journaux que nous désirons, nous voulons qu'ils soient *pécuniairement parlant* à la portée de tous. Qu'un journal catholique français, qu'un autre en anglais se publient deux fois par jour.—Qu'ils soient remplis d'annonces, de nouvelles de toutes sortes et de partout, et qu'ils se vendent, non pas *deux*, non pas *trois*, mais un seul *centin*, et vous verrez qu'en peu de temps, ils auront une circulation considérable.

L'Instituteur.—Quoi qu'il en soit, nous constatons un besoin, un besoin urgent, et pour la gloire des catholiques du Canada, nous croyons possible de le satisfaire. Quoi ! on insulte chaque jour à notre nationalité, on jette la boue à la face du Souverain Pontife, des évêques, du clergé, de l'Eglise ! On blasphème Dieu, Jésus-Christ, les sacrements, et plus particulièrement le sacrement d'amour, le sacrement de nos autels, et nous resterions insensibles, inactifs ! Quand nous pouvons, par un léger sacrifice, soutenir des journaux capables de venger notre Dieu outragé, nous refuserions de la faire ! Allons donc !

Le forgeron.—Sans doute, pour réparer les blasphèmes de Chiniquy, nous devons vivre chrétiennement, adorer ce qu'il a blasphémé, communier le Dieu d'amour qu'il appelle une *galette de pâte*. Mais nous devons de plus fournir à la vérité des moyens matériels de combattre partout où l'erreur s'affirme. L'erreur s'affirme dans la presse et elle court les rues. Que la vérité en fasse autant, et l'erreur, et le blasphème, et l'impiété seront refoulés dans les enfers !

(*En ce moment, la cloche de l'Eglise se fait entendre.*)

L'Instituteur.—On sonne. C'est le tintement qui annonce qu'on porte le Saint-Viatique aux malades. Récitons, s'il vous plait, le *Lauda Sion*, en l'honneur de la douce victime de nos autels. Nous ne pouvons mieux terminer notre entretien de ce jour.

Le forgeron.—Ce sera aussi une réparation des blasphèmes du prêtre apostat.

(*En ce moment tous se mettent à genoux et récitent, en français, le Lauda Sion. Le membre de l'Institut-Canadien qui ne sait pas cette prose, s'unit cependant décemment à ce beau cantique de St. Thomas d'Aquin.*)

Prose du *Lauda Sion.*

Chante Sion, chante ton Sauveur ; célèbre, dans tes hymnes et tes cantiques, ton chef et ton pasteur.

Exalte son nom, autant qu'il est en toi, puisqu'il est au-dessus de toute louange, et que tu ne saurais assez le louer.

Il est propre à ce jour le sujet qui doit t'inspirer : c'est le pain vivant, le pain qui donne la vie.

Il fut donné à la troupe fraternelle des douze, au banquet de la sainte cène : il nous est impossible d'en douter.

Faites retentir vos louanges ; que vos cantiques, s'élevant du fond de l'âme, soient pleins de grâce et de douceur.

Car cette solennité rappelle le jour où ce banquet fut, pour la première fois, institué.

A cette table du nouveau roi, la Pâque nouvelle de la nouvelle loi met fin à l'ancienne Pâque.

L'ancien rît le cède au nouveau ; l'ombre s'évanouit devant la vérité ; la lumière chasse la nuit.

Ce que Jésus a fait à la cène, il a ordonné de le faire en mémoire de lui.

Guidés par son divin enseignement, nous consacrons le pain et le vin, pour en faire l'hostie du salut.

Le dogme enseigné aux chrétiens, c'est que le pain devient chair et que le vin devient sang.

Ce que vous ne comprenez pas, ce que vous ne voyez pas, une foi vive vous l'atteste, sans s'arrêter à l'ordre ordinaire de la nature.

Sous diverses espèces, sous des signes sans réalité, sont cachées les plus sublimes réalités.

La chair est un aliment et le sang un breuvage, et cependant Jésus-Christ demeure tout entier sous l'une et sous l'autre espèce.

Celui qui le reçoit ne peut le rompre, ni le briser, ni le diviser, il le reçoit tout entier.

Un seul le reçoit, mille le reçoivent ; un seul reçoit autant que mille ; ils s'en nourrissent sans le consumer.

Il est donné aux bons, il est donné aux méchants ; mais par un partage bien différent ; les uns y trouvent la vie, les autres la mort.

Il est la mort pour les méchants, et la vie pour les bons ; voyez comme la même nourriture produit des effets différents.

Quand enfin le signe est rompu, que votre foi ne vacille pas ; mais souvenez-vous que, sous la plus petite parcelle, il y en a autant que sous l'hostie entière.

La substance n'est nullement divisée : le signe seul est rompu, mais par cette rupture, rien de ce qui est représenté n'est diminué, ni dans son état, ni dans sa grandeur.

Voici le pain des anges qui est devenu le pain de l'homme voyageur. C'est le pain des enfants ; il ne doit point être jeté aux chiens.

D'avance il avait été représenté sous les figures dans l'immolation d'Isaac, dans le sacrifice de l'Agneau pascal, dans la manne donnée à nos pères.

Bon Pasteur ! vrai pain de vie ! Jésus, ayez pitié de nous ; nourrissez-nous ; défendez-nous, accordez-nous de posséder un jour les vrais biens, dans la terre des vivants.

Vous qui savez tout et qui pouvez tout ; dans cette vie mortelle, vous nous nourrissez de votre propre chair, accordez-nous d'être assis dans le ciel à votre table, compagnons et co-héritiers des habitants de la sainte cité. Ainsi-soit-il.

(*Après cette prière, nos amis se séparent, se promettant bien de revenir dimanche prochain*).

FIN.

N. B.—Le prochain dialogue sera sur les *Indulgences* et sur les *Jubilés*.

Imprimatur.

† Ig. Ev. de Montréal.

Montréal, 12 Mai, 1875.

☞ *Afin de contribuer au soulagement des Maladies Corporelles, tout en travaillant à guérir les âmes, nous publions l'annonce ci-dessous.*

SIROP DE GOMME D'EPINETTE

COMPOSÉ.

MARQUE DE

COMMERCE.

PREPARÉ PAR LES

SŒURS DE LA PROVIDENCE.

MONTREAL ET BURLINGTON, Vt.

Les composants de ce remède sont parfaitement connus de plusieurs Médecins et il est par eux approuvé comme l'un des plus puissants agents que connaisse la Faculté pour guérir les Rhumes, Enrouements, Douleurs d'Estomac, Consomption et toutes les affections ou maladies de Poumons.

Son goût agréable rend ce Sirop particulièrement convenable aux Enfants, et peut être donné sans le moindre danger, même à un petit enfant d'un mois; pourvu qu'on suive avec soin la prescription donnée, l'on peut compter sur un soulagement immédiat.

Il détermine l'expectoration et excite les poumons à rejeter les phlegmes et les glaires qui les obstruent; il en adoucit les irritations et rétablit l'état normal.

Ce sirop est recommandé par les médecins et par les supérieurs des communautés, des Colléges et des grandes institutions. Comme nous ne pouvons rapporter ici tous ces certificats, nous nous bornerons à celui de E. H. Trudel, M. D., Professeur au Collége Médical de l'Université Victoria, etc., etc.

"75, Rue Dubord,

"Il y a déjà au-dessus de dix-huit ans que je suis le médecin des R. R. S S. de l'Asile de la Providence.

"Dès cette époque j'ai commencé à prescrire le *Sirop de Gomme d'Epinette Composé*, tant dans la maison comme dehors.

"Les propriétés précieuses que possède ce Sirop me paraissent le placer au premier rang parmi les moyens que possède la Thérapeutique dans toute espèce de Toux, les Bronchites, la Consomption, etc.

Il procure aux malades les meilleurs effets.

Montréal, 4 Mars 1875. E. H. TRUDEL, M. D."

En vente chez tous les Pharmaciens et les Marchands de Remèdes

En Gros pour le Canada :—Chez les Sœurs de la Providence, Rue Ste. Catherine, et chez Lymans, Clare et Cie., Rue St. Paul, Montréal.

Seuls agents pour les Etats-Unis :—D. & J. SADLIER, libraires, Rue Barclay, New York, et P. DONOHOE, libraire, Rue Boylston, Boston.

PRIX PAR BOUTEILLE :—Etats-Unis, 50 cts; Canada, 25 cts.